

## Biographie

### Franck Pavloff

Né à Nîmes en 1955  
Écrivain

DESS de psychopathologie  
DESS de sociologie



#### Réalisations professionnelles diverses :

-- Plus de quinze années en Afrique, Asie, Amérique Latine, dans le secteur du développement social international. Développement communautaire, Droits de l'enfant, Aide internationale aux familles en grandes difficultés.

- Autant d'années passées en France dans le secteur de l'aide à l'enfance.

-- Dans le domaine de la formation et de la publicité: formation des cadres d'entreprises aux relations humaines; recherche de concepts de campagnes publicitaires et de noms de marque.

- Accompagnement d'ateliers d'écritures adultes, universitaires, scolaires.

#### Dans le domaine de la création :

##### Livres.

Un premier roman paru en 1993 en Série Noire chez Gallimard. Vingt-cinq autres vont suivre, dans le domaine de la fiction romanesque, de la nouvelle (livres, revues, journaux) du carnet de voyage, de la poésie. Les derniers romans sont parus chez Albin Michel : "Le pont de Ran-Mositar" (prix du roman France-Télévisions - 2005), "La chapelle des Apparences" (2007), « Le grand exil » (2009 - Prix littéraire des Grands Espaces)

La nouvelle "Matin Brun" (1998) a atteint un succès international toujours d'actualité, avec 1million 500.000 exemplaires vendus en France et 25 traductions.

En mars 2010 est paru un "roman de voyage" accompagné de photos, aux éditions Carnets Nord : « Pondichéry-Goa »

##### Photos.

Un livre de texte et photos sur un hôpital psychiatrique togolais : "Sommeil de pagne" chez Desclée de Brouwer (2003).

**Théâtre.**

D'après le roman éponyme "Haute est la tour". Première mondiale à Plovdiv (Bulgarie), Octobre 2007.

**Radio.**

Plusieurs participations pour des reportages en différé. Dernier en date pour "Esprit Critique – France Inter" sur un voyage dans les capitales de l'Inde (juin 2007)

**Films.**

Participation à la réalisation de "Un beau matin" (ARTE et La Fabrique), film d'animation de Serge Avédikian, d'après la nouvelle "Matin Brun"-2004)

Réalisation et écriture de "Résister, toujours...", film documentaire de 25' sur les Résistances d'aujourd'hui (2009. Brut Production. Distribution F.Pavloff) « *Toutes les résistances ne conduisent pas à la victoire, mais toutes mènent à la dignité* »

## Bibliographie

### Romans, Nouvelles.

<i>Le vent des fous</i>	Gallimard (Série Noire)	1993
<i>Foulée Noire</i>	Baleine / Seuil	1995
<i>Un trou dans la zone</i>	Baleine / Seuil Le Poulpe	1996
<i>Les yeux de Bee</i>	Baleine / Seuil	1998
<i>La gare de Lourenço Marqués</i>	Baleine / Seuil	1998
<i>Matin Brun</i>	Cheyne Éditeur	1999
<i>La nuit des Friches</i>	Le Verger	2001
<i>Un doigt de liberté</i>	Trait d'Union (Québec)	2001
<i>Après moi, Hiroshima</i>	Zulma (2002), Gallimard	2003
<i>Sommeil de pagne</i>	Desclée de Brouwer	2003
<i>Haute est la tour</i>	Albin Michel	2003
<i>Le silence des aigles</i>	Alternative	2004
<i>Le pont de Ran-Maositar</i>	Albin Michel	2005
<i>La chapelle des Apparences</i>	Albin Michel	2007
<i>Le grand exil</i>	Albin Michel	2009
<i>Oubliez-moi</i>	La Mauvaise Graine	2010
<i>Pondichery-Goa</i>	Carnets Nord	2010

### Jeunesse

<i>Pinguino</i>	Syros (Souris noire)	1994
<i>Lao, Wee et Arusha</i>	Syros (J'accuse)	1994
<i>Le squat résiste</i>	Syros (Souris noire)	1996
<i>Menace sur la ville</i>	A. Michel J. (Le Furet)	1998
<i>Prise d'otage au soleil</i>	Nathan (Lune Noire)	2000
<i>Escale à Chpâteau-Rouge</i>	Milan	2002
<i>Jusqu'à l'aube</i>	Bayard (Je bouquine)	2004
<i>Eloa quand est-ce qu'on s'en va ?</i>	Rue du Monde	2005
<i>La chute de l'aigle d'or</i>	Fleurus	2006

### Poésie

<i>Jardins de Barbarie</i>	Ricochet	2000
<i>Indienne d'exil</i>	Triptyque	2001

## Franck Pavloff – Pondichéry, Goa – Carnets Nord

Publié par Hecate dans Littérature, Magazine des Livres - [Laisser un commentaire](#)

J'avais adoré *Matin Brun*, un texte lumineux, limpide qui permet à chacun de comprendre non le mécanisme du totalitarisme, mais le mécanisme de la démission civile qui peut conduire et renforcer considérablement un pouvoir autocratique. Avec *texte Pondichéry- Goa*, changement de décor radical, mais toujours la même lumière et la même limpidité, une forme de grâce, qui permet à l'auteur de nous emmener à sa suite à la découverte de deux villes mythiques du sous-continent indien, l'un symbole d'un passé colonial entre mythe et réalité, l'autre ancienne possession portugaise. Entre les deux cités qui ont tant signifié pour l'Occident chrétien, Franck Pavloff rêve, voyage, regarde, convoque ses chers écrivains et artistes, peintres, acteurs, réalisateurs, pour tenter les mystères d'un pays aussi multiples et facétieux que sans panthéon religion. Moins didactique que le livre récent de Michel Onfray, qui avait lui aussi relaté son voyage en Inde, moins hystérique que le voyage en Inde obligatoire dans les années Peace & Love, ce livre est tout en poésie, tout en finesse et tout en humour, une réussite, un bonheur. (La suite dans le Magazine des Livres n°24)

[Le site des éditions Carnets Nord](#)

Le Pont de Ran-Mositar de Franck Pavloff

## Arches funèbres



Le pont de Mostar, détruit en 1993. Des ruines et des fantômes qui ont inspiré Franck Pavloff.

« Le monde est illisible », prononce à mi-voix Schwara, le maître charpentier que la violence a jeté sur les routes. Cet homme aux « mains de bois » marche dans les décombres d'une guerre civile, entre chrétiens et musulmans, d'un brasier à l'autre. Autrefois, à Ran-Mositar, quelque part dans les Balkans, des hommes avaient construit un pont. Il permettait à deux communautés d'imaginer qu'elles ne formaient qu'un peuple. Mais depuis que tout s'est enflammé, que la région s'est transformée en ruine, la haine est le seul dénominateur commun. On tente de redresser les pierres, de remonter les arches, mais les fantômes sont encore là pour un bon moment : tous ces morts dont on retrouve les ossements au milieu de la boue, mais aussi les vivants qui sont devenus fous et les femmes violées

devenues violentes. Dans *Le Pont de Ran-Mositar*, Franck Pavloff n'a pas eu envie de nommer clairement les lieux, les pays, les conflits ; il a préféré garder ses distances. A quoi bon être précis, ressembler à un reportage de la télévision qui aligne les gros plans trop léchés. Pavloff veut dire que le monde est complexe, alerter les adultes et les ados de la même manière, leur parler politique et émotion.

Au premier abord, l'écrivain n'est pas facile à placer dans un seul rayon de bibliothèque. Il a écrit des romans policiers pour la Série noire, connu au début des années 90 les belles envolées d'un roman noir français qui ne rechignait pas à la dénonciation sociopolitique. On l'a retrouvé un peu plus tard du côté de la collection Souris noire, chez Syros, démarrant avec Jonquet, Villard et compagnie une nouvelle forme de littérature jeunesse qui cherchait dans les faits de société une inspiration pour des polars nettement plus décapants que *Le Club des Cinq* de leur enfance. C'était

*Pinguino*, une histoire de gamin, à Grenoble, à qui il manquait un bras, formant avec son copain en fauteuil roulant une drôle d'équipe prête à castagner les punks du quartier pour délit de sale gueule. A intolérance, intolérance et demié. Pavloff allait se prendre au jeu et diriger quelque temps la collection en s'interdisant le politiquement correct. Dans la foulée, il créait le personnage du Furet (chez Albin Michel) dont chaque aventure était écrite par un auteur différent.

Littérature adulte, romans jeunesse, Franck Pavloff n'aime guère ce type de frontière, écrivant en alternance pour les différents publics. Quand il propose *Matin brun* aux éditions du Cheyne, une nouvelle qui parle de résistance, d'intolérance, il a juste envie de lancer un cri d'alarme en une trentaine de pages. Aujourd'hui, il regarde avec étonnement son million d'exemplaires vendus en France, ses traductions en Europe, au Japon, mais aussi sa présence répétée dans les manuels scolaires. Invité dans des colloques, il s'adresse à toutes les générations de lecteurs, et ce garçon qui n'est pourtant pas un vantard ne se lasse pas de le constater. *Le Pont de Ran-Mositar* a bien failli obtenir le Goncourt des lycéens. Finalement, c'est le prix France Télévisions qui a couronné ce livre qui parle d'humanisme dans un monde embrasé. Un roman sensuel comme le rouge à lèvres couleur tulipe que Luria, la prostituée, écrase sur sa bouche avant d'aller se vendre, au plus offrant. Un livre dénonçant les profiteurs qui prennent la guerre comme un wagon de marchandises à se redistribuer. Une fiction à mettre entre toutes les mains, écrite par un poète du quotidien, qui reprend sa valise pour s'en aller la semaine prochaine en mission au Togo dans une ONG. Car Pavloff s'occupe aussi de droit international des enfants, mais ça, c'est son autre vie et il n'a pas l'intention d'en faire une histoire.

Christine Ferniot

Ed. Albin Michel, 268 p., 17,50 €.

## Roman

### Huis clos

Dans le bizarre décor d'un château d'eau, un étrange face-à-face réunit et oppose à la fois deux hommes et deux femmes qui ont fait de ce lieu leur havre de fuite beaucoup plus que de paix. De Volgaï, qui vient de jeter son sac à quelques dizaines de mètres du sol dans un kafkaïen assemblage de tuyaux et de béton, à Simon, l'énigmatique jeune visiteur nocturne venant rompre sa solitude, en passant par Lisia qui avait déjà transformé cet espace en atelier de peinture, ou enfin Niki, l'ultime jeune perturbatrice du petit groupe, chaque personnage est un stéréotype des acteurs de notre société, abandonnés ou s'abandonnant, tous marginaux mais de quelle marge, crevant intérieurement de solitude, de rejet et surtout d'une profonde incompréhension du monde. Ce monde qui s'agite en bas de la tour, si loin, et peut-être s'engouffre, liquide, dans les canalisations de l'édifice. Comme pour marquer fortement sa présence ou surveiller les intrus. Car ce superbe roman, par l'auteur de *Matin Bruit*, est



avant tout un conte philosophique comme l'on n'en fait plus depuis longtemps. Un puzzle qui reconstitue les personnalités en même temps que le paysage les associant. Une pelote de vie qui s'enroule implacablement jusqu'à l'assouvissement du destin final. D'une admirable écriture, Franck Pavloff le magicien nous entraîne ainsi au cœur même de notre existence. Entre ciel et terre. Entre vivre et aimer vivre.

G. B.

*Haute est la tour*, de Franck Pavloff, Albin Michel, 130 p., 10 €.

*Le Matricule des Angés - fév 04*

Le Matricule des Angés  
Février 2004

# L'humeur vagabonde

*Avec quatre ouvrages, Franck Pavloff, auteur de **Matin brun**, est omniprésent chez les libraires. Comme sur le terrain*

**A**u Select, bar chic de Montparnasse, il est facile à repérer, avec son tee-shirt où s'inscrit en énorme le mot « Révolution ». Quand tant d'ex-soixante-huitards ont jeté aux orties leurs idéaux, Franck Pavloff, lui, n'a pas abdiqué. Et, si l'expérience a sérieusement tempéré ses illusions, il n'est ni cynique ni blasé, comme l'a prouvé *Matin brun* (Cheyne), ce petit texte de 12 pages, vendu 1 euro, qui fit un tabac

au lendemain du choc politique du 21 avril 2002.

Cette nouvelle simple et courte – sur laquelle il n'a pas touché de droits d'auteur – montrait comment, à force de petits renoncements successifs, s'installe une dictature. Pavloff a écrit ce texte sous le coup de la colère, lorsque en 1998 une partie de la droite a fait alliance avec le Front national. Relancé par un journaliste de France Inter, qui en fit un éloge appuyé au lendemain

du 21 avril, *Matin brun* s'est vendu à 600 000 exemplaires. Et, tout à coup, on s'est araché cet écrivain jusqu'alors habitué aux tirages confidentiels.

En cette rentrée, pas moins de quatre titres signés Pavloff occupent le rayon actualité des libraires. Outre *Matin brun*, *Après moi, Hiroshima*, polar où le héros, de Hiroshima à Berlin, revisite l'histoire contemporaine, a été réédité par la Bibliothèque Gallimard, destinée aux lycéens. Il y a aussi *Sommeil de pagne* (Desclee de Brouwer), où, sur des photographies de Karl Blanchet, Pavloff dénonce le drame des reclus d'un hôpital psychiatrique au Togo. Et enfin *Haute est la tour*, un roman aux accents beckettien. Dans un château d'eau qui menace d'exploser, quatre personnages habités par l'angoisse, la solitude et la barbarie se côtoient une nuit durant sans vraiment parvenir à se rencontrer.

*Il part en Afrique pour changer le monde*

Quatre livres, quatre genres, mais allant tous dans la même direction. « Ça ressemble à mon vagabondage personnel », confie Pavloff. Né en Bulgarie en 1940, le petit Franck a tôt émigré à Nîmes avec sa mère, une Française, tandis que son père, médecin anarchiste, courait les femmes, les pays et les utopies. En 1970, après un DESS de psychologie, Pavloff part en Afrique, lui aussi pour changer le monde. « Je me voyais comme une sorte de Corto Maltese », explique-t-il. Assez vite, la réalité le rattrape. Et, sans renoncer à l'Afrique, il revient régulièrement à Grenoble, où il est éducateur de rue. « J'écrivais aussi, poursuit Pavloff, mais ça n'intéressait aucun édi-

teur. » En 1992, lorsque son copain Patrick Raynal débarque à la Série noire, sort enfin son premier titre : *Le Vent des fous*. « On formait une bande avec Jean-Bernard Pouy, Daniel Pennac, Patrick Mosconi... On s'était connus dans les années 1970 avec la revue *PDN* (Péter des neurones). Pour nous, le polar n'était pas une facilité d'écriture, mais un moyen de se colleter au réel. Aujourd'hui, on n'entend plus vraiment ce raclement des écrivains qui se frottent aux bas-fonds. Moi, j'ai toujours été ailleurs, en province, sur le terrain. Ça m'a aidé. »

Et le terrain, Pavloff connaît. Depuis qu'il écrit – et dirige une collection jeunesse chez Albin Michel – il n'a cessé de sillonner les lycées pour parler de ses livres, de son expérience. Pour communiquer aux ados son exigence de citoyenneté et de solidarité. Leur montrer aussi que la littérature peut exprimer le monde d'aujourd'hui. Depuis *Matin brun*, Pavloff est réclamé partout. Y compris dans les clubs de vacances d'EDF, dont il a fait la tournée cet été. « Le public s'est approprié mon livre comme un symbole du pouvoir de dire non. En le lisant, certains cadres regrettent de ne pas avoir parfois envoyé balader leurs chefs ou leur boîte. Des lycéens y voient même une invitation à refuser le racket. Bref, le livre m'a échappé. »

Maintenant, au tour de Pavloff de se faire la belle. Cette année, il va voyager pour défendre son livre, traduit dans le monde entier. Et écrire des textes plus intimes, « venus du cœur plus que de la rue ». Bref, tout essayer. Sauf ce qu'on attend de lui. ●

**Olivier Le Naire**

*Haute est la tour*, par Franck Pavloff. Albin Michel, 140 p., 10 €.



Franck Pavloff. « On n'entend plus vraiment le raclement des écrivains qui se frottent aux bas-fonds. »

# Mémoires du sous-sol

Franck Pavloff établit de subtiles correspondances entre des colonnes de migrants, les pulsations volcaniques de l'Équateur et le destin de ses personnages

**S**i ce dernier roman de Franck Pavloff entretient quelque parenté avec le chef-d'œuvre de Malcolm Lowry, *Au-dessous du volcan*, ce n'est pas parce qu'il se situe en Amérique latine, ni parce que son action se passe effectivement au-dessous d'un volcan. *Le Grand Exil* ne donne pas dans les mêmes obsessions de carnavales, d'alcool et de mort, il est plutôt du genre à cultiver des orchidées ou à guetter le retour des baleines. Ses personnages sont plus discrets que Geoffrey Firmin, le consul de Lowry. Cependant, comme *Au-dessous du volcan*, *Le Grand Exil* repose sur une trame invisible de relations entre les hommes et le monde. L'essentiel se joue en sourdine, comme en coulisses, dans un sous-sol du texte et de la terre qui gronde et qui crache. Au centre de l'Équateur, dans la

petite ville de Baños de Agua Santa, se croisent plusieurs personnages, à l'ombre du Tungurahua sur le point d'entrer en éruption. D'un côté, un mystérieux amateur d'orchidées venu de nulle part, surnommé Tchaka, qui joue les jardiniers pour le propriétaire terrien local, Don Rodrigo.

De l'autre, Selmo, un guetteur de baleines métis et sensuel, accompagné d'une jeune Mexicaine idéaliste, Lucia. En arrière-plan, les bars de Baños de Agua Santa, ses soirées dansantes, mais aussi le cortège misérable et ininterrompu des candidats à l'exil vers les États-Unis. C'est pour eux que Lucia est venue, avec son ULM et ses convictions. Elle veut les aider mais sans contrepartie, au mépris de la mafia des passeurs.

Du parcours de ces différents ment sourd d'un troupeau de bœufs dévalant l'avenue principale. Le sol tremblait. Le plancher se dérobait sous leurs pieds (...). Dolorès rattrapa Selmo qui soutenait Lucia : "En fais pas, c'est ce vieux Tungurahua, il craque, il se retourne sur sa couche, il va se calmer." La lumière clignota, revint. Le grondement s'éloigna. Les patrons poussèrent la musique à fond. »

Le Grand Exil, p. 114-115.

## Extrait

« L'air devenait irrespirable, le ventilateur brassait une ouate grasse. Lucia ramassa son carnet et, avant de refermer son sac, tendit un couteau à Selmo (...). Il n'était pas à lui, elle s'en étonna, puis le rangea. Toujours cette chaleur étouffante, vibrant dans les tempes. Et soudain, le grondement

personnages, il n'y a pas grand-chose à dire. Ils se recroquevillent sur eux-mêmes, leurs passés, leurs blessures. Leurs entreprises n'avançant guère au fil du roman, prisonnières de la langue réjouissante qui précède les grandes catastrophes et les grandes éruptions. Pendant long-

## Le Grand Exil

de Franck Pavloff  
Albin Michel, 208 p., 16 €.

temps, ils ne font que se frôler et s'observer de loin, amoureux et curieux du mystère des autres. Pourtant Lucia et Tchaka se retrouveront, juste avant que n'éclate la colère biblique du Tungurahua, lui qui « accordait sa vie aux pulsations de la terre, elle [lui] ne rêvait que de plein ciel ». Symboles bien évidemment d'une fin et d'une renaissance, d'une réconciliation de la terre et du ciel – et d'un nouvel exil.

Franck Pavloff, né en 1940, ancien éducateur de rue, auteur d'un best-seller, *Martin brun* (éditions Cheyne, 1998), et lauréat du prix France-télévision pour *Le Pont de Ran-Mositar* (Albin Michel, 2005), poursuit une œuvre subtile, délicate en toutes circonstances, humaniste, voire engagée. Cela étant, la littérature l'emporte toujours. Sa langue est sobre, elle n'oublie jamais d'être élégante – et



Équateur, province de Tungurahua. JEAN-PIERRE DEGAS/HEMIS.FR

le texte s'emploie bien plus à montrer qu'à démontrer. Car Franck Pavloff ne néglige jamais les signes et la langue secrète des paysages qu'il peint patiemment, sans précipitation, avec méticulosité. Il ne cherche pas à traduire, il semble trop bien savoir ce qu'il y perdrait. Sa narration épouse ces mouvements en sourdine, les accompagnant et les devançant, car « décodé l'invisible [est] l'affaire des sens », comme le dit le narrateur du *Grand Exil*.

L'invisible, le véritable sujet de ce livre. La colonne ininterrompue des clandestins est une coulure qui remonte vers l'hémisphère Nord, même origine, ni le même caractère. Dissimulés, peut-être, mais au rythme d'une même impatience, sous les mêmes latitudes, pareillement contenus et retenus. Invisibles, mais pas inaudibles. *Le Grand Exil* affirme et révèle un monde de murmures volcaniques. Il renchérit de sensualité et de subtilité pour ne rien manquer. Parfois trop, peut-être. Sa lecture réclame un regard précis, une écoute attentive, alors que le rythme et la langue sont d'une rare suavité, comme en trompe-l'œil. Enrichissant, passionnant, mais pas facile, loin de là. Evident autant qu'exigeant. ■

Nils C. AHI